Document généré le 12 oct. 2024 01:55

Liberté

L'avenir du lien social

Camille Toffoli

Numéro 319, printemps 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/89423ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Toffoli, C. (2018). L'avenir du lien social. *Liberté*, (319), 4–5.

Tous droits réservés © Camille Toffoli, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'avenir du lien social

CAMILLE TOFFOLI

Même si j'ai grandi, comme tout le monde, dans une société où les stéréotypes de genre façonnent les rapports humains, ma vision de la féminité a été ébranlée lorsque j'ai rencontré mon ancienne belle-mère. Lors du repas de Pâques où j'ai fait sa connaissance, elle m'a demandé au moins trois fois, avec un mélange d'inquiétude et de bienveillance, si je voulais un autre verre d'eau et si le menu du souper me convenait. Cette attitude m'a d'abord agacée, puis m'a rendue légèrement mal à l'aise lorsque je me suis rendu compte que ces questions, elle ne les adressait pas seulement à moi : elle les posait et reposait en alternance à chacune des personnes autour de la table. Ce souci était plus qu'un excès de politesse, plus qu'une tentative un peu maladroite de me mettre à l'aise ; il était symptomatique d'un dévouement systématique, d'une tendance à faire du confort des autres sa préoccupation première à elle. J'ai découvert au fil des mois et des années qui ont suivi que la vie de cette femme – Lise – était faite d'une série d'habitudes qui dénotaient cette propension extrême au don de soi. Lorsqu'elle cuisinait de la soupe ou de la sauce à spaghetti pour les membres de sa famille, elle congelait tout en portions individuelles, et apposait sur chaque pot une étiquette sur laquelle était inscrite la liste de tous les ingrédients. « C'est pour les petits-enfants, m'a-t-elle expliqué une fois, soit ils sont difficiles, soit ils ont des allergies. » Elle passait beaucoup de temps dans les allées de la papeterie à choisir des cartes d'anniversaire ou de Noël, puis prenait la peine de composer de longs messages de souhaits sur du papier brouillon avant de tout recopier au propre dans la carte. Quand mon copain et moi dormions chez elle, nous trouvions toujours dans la chambre d'invités deux serviettes et deux débarbouillettes pliées avec une précision maniaque et déposées sur le couvre-lit. Elle ne disait jamais un mot plus haut que l'autre, usait d'euphémismes et de détours alambiqués pour éviter de froisser qui que ce soit lors des discussions, et si elle sentait poindre un désaccord, elle évitait la dispute en donnant automatiquement raison aux autres. Ces marques d'égard la rendaient touchante, mais elles suscitaient la plupart du temps des roulements d'yeux et des moqueries – des moqueries attendries, mais des moqueries quand même – chez ses proches. Même si j'ai vite aimé Lise sincèrement, j'ai plusieurs fois ri, non sans remords après, de ces manières d'être qui me paraissaient caricaturales et aux antipodes de l'image que j'avais d'une femme émancipée.

Il faut dire que sa personnalité pouvait s'expliquer en partie par sa trajectoire de vie. Après avoir passé son enfance dans une école tenue par des religieux catholiques qui ont travaillé à lui inculquer la discipline et le sens du sacrifice, elle a complété un cours commercial – les seules études qu'elle pouvait envisager, venant d'une famille modeste de dix enfants – où on lui a enseigné les rudiments du métier de secrétaire et les principes de base du *savoir-être* en milieu de travail. Si elle a occupé des emplois à différents moments de sa vie, comme beaucoup de femmes de son âge elle a dédié la plus grande partie de sa carrière à son travail de femme au foyer. Elle s'est réalisée à travers les réussites de ses quatre enfants, puis de ses petits-enfants, à travers les personnes qu'elle s'est consacrée à protéger. Le destin de mon ancienne belle-mère, s'il est moins linéaire que le très bref récit que j'en fais ici, n'a dans l'ensemble rien d'exceptionnel. Il ressemble à celui de tant d'autres femmes de sa génération, qui ont appris à trouver leur valeur, leur place dans le monde grâce à toutes les formes d'attention et de soin qu'elles prodiguent aux autres. Ces femmes, tout le monde en connaît et on en croise partout : ce sont nos mères, nos grands-mères, nos tantes, nos anciennes maîtresses d'école. Ce sont celles qu'on qualifie souvent, parfois avec affection, mais non sans une certaine part de dérision, de « p'tites madames ».

○ ○ ○

Les réactions partagées que j'ai pu avoir devant les comportements de ma belle-mère, je me souviens de les avoir observées chez une amie, il y a quelques années, dans un contexte qui avait peu à voir avec mes soupers de Pâques. Alors qu'elle était de passage à Montréal pour une fin de semaine, je l'avais invitée à m'accompagner à une foire de zines *queer*. Même si elle se définit comme féministe et défend des idées progressistes, elle était étrangère à ce genre de culture *underground*, et elle a tiqué en lisant l'affiche collée sur la porte d'entrée qui annonçait un *scent free space*, c'est-à-dire qu'on demandait aux gens d'éviter de porter du parfum ou d'autres produits odorants à l'intérieur de la salle de l'événement. Elle n'a pas eu l'air particulièrement convaincue lorsque je lui ai expliqué que plusieurs personnes sont intolérantes aux fragrances artificielles, et que ce type de pratiques a pour objectif de leur rendre les lieux et événements publics plus accessibles. Le centre communautaire où se tenait la foire était bondé lorsque nous sommes entrées, à un point tel que le système de climatisation ne parvenait plus à rafraîchir l'air ambiant. L'atmosphère était à la fois cacophonique et conviviale. Après moins d'une heure, les joues de mon amie étaient devenues écarlates et ses oreilles commençaient à bourdonner. Malgré sa fatigue manifeste, elle est restée dubitative en découvrant le *chill space* aménagé dans une pièce adjacente à la salle principale. Le comité organisateur avait réservé cette pièce, dont l'éclairage avait été tamisé, où avaient

été disposés des piles de coussins, des boîtes de crayons de couleur et des mandalas *sex-positive* (des images semi-abstraites dans lesquelles les regards avisés peuvent facilement repérer des formes d'organes génitaux), afin de permettre aux personnes plus sensibles, que la foule épuise ou rend anxieuses, de décompresser momentanément. Mon amie a trouvé le concept amusant, mais elle a commenté, en s'esclaffant : « Voyons donc ! Tant qu'à faire du coloriage toute seule dans une pièce sombre, tu rentres chez toi, me semble ! »

Même si je suis convaincue du bien-fondé de ce genre de pratiques, qui visent à éviter de reproduire dans les espaces de solidarité politique les mécanismes d'exclusion implicites qui sont à l'œuvre dans le reste du monde, je n'ai pas eu le cœur de me lancer dans un long plaidoyer. J'ai accepté de rire un peu avec elle, parce que le regard extérieur qu'elle posait sur un milieu que j'ai pris l'habitude de fréquenter me rappelait ce que celui-ci pouvait présenter de déconcertant. Les *scent free spaces* et les *chill spaces* ne sont, quoi qu'on en dise, ni absurdes ni ridicules, mais ces façons de faire demeurent profondément inusitées, au sens où elles ne sont pratiquées que par certaines communautés qui, parce qu'elles cherchent à déconstruire les rapports de force qui sont perpétués ailleurs, développent des codes et des référents qui leur sont propres. Et ceux-ci, bien qu'ils découlent d'un souci partagé pour le bien-être individuel, peuvent aussi susciter les réticences et l'incompréhension.

○ ○ ○

Il y a a priori peu de points communs entre les *queers* et les p'tites madames. Ces dernières sont implicitement associées à des systèmes de valeurs traditionnelles, à des modes de vie et à des types de rapports sociaux que beaucoup de féministes ont cherché dans les dernières décennies à déconstruire, dont plusieurs générations de femmes ont tenté, et tentent toujours, de se libérer. Les *queers* – et j'aurais pu prendre en exemple bien d'autres milieux militants et alternatifs – proposent à l'inverse un renouvellement radical des modes d'*être-ensemble*. Ces personnes incarnent, souvent jusque dans leur apparence physique, qui défie les normes de genre et les stéréotypes de beauté, une forme manifeste de subversion. Quant aux p'tites madames, elles nous paraissent bien inoffensives et sont placées d'emblée du côté de la conformité ; conformité avec les rôles et les places qui leur ont été attribués, avec ce qui est *attendu d'elles*, conformité, aussi, avec les règles de bienséance et de politesse, avec les conventions qui dictent ce qui est convenable, adéquat en société. Peu importe ce que l'on pense de ces pratiques, on reconnaît plus aisément le caractère politique des *scent free spaces* et des *chill spaces* que celui des petits plats individuels maison et des cartes d'anniversaire personnalisées.

Les cas particuliers de mon ancienne belle-mère et de la foire de zines révèlent toutefois des dynamiques qui sont peut-être moins antagoniques qu'on ne le croirait. Malgré leurs différences fondamentales, les *queers* et les p'tites madames développent à leurs manières une éthique, un souci de l'autre qui se concrétise à travers une série d'actions et de principes qui peuvent paraître excessifs ou détonner dans certains contextes, mais qui laissent voir surtout une sensibilité aux fragilités et aux besoins singuliers. Ma comparaison n'a pas uniquement pour but d'éclairer un parallèle inattendu ; elle est motivée par la conviction que ces formes d'attention qu'on valorise trop peu souvent ont un sens et une importance. Ce qui peut soulever de l'inconfort face à ces mères, ces grands-mères, ces matantes, ce n'est pas vraiment leur attitude en tant que telle, mais bien le processus d'effacement de soi qu'elles acceptent implicitement. Or, sans nier le caractère problématique de cette posture d'abnégation que les femmes ont longtemps appris à adopter – et que beaucoup continuent à adopter –, il faut peut-être apprendre à mieux reconnaître son potentiel rassembleur. Avec sa voix frêle et ses airs fragiles, Lise n'a sans doute jamais eu l'étoffe d'une leader, mais toute sa vie elle a travaillé à assurer une certaine cohésion au sein de sa famille. À force de petits gestes répétés – même ceux qui suscitent l'exaspération –, elle est parvenue à créer une sorte de microcosme où chaque personne se trouve considérée dans son individualité. De la même façon que des communautés militantes, comme celle de la foire de zines, réussissent à délimiter des espaces où des gens qui sont marginalisés ailleurs peuvent se sentir accueillis. Ces formes de solidarité sont rares, précieuses, nécessaires pour repenser une adéquation entre le personnel et le collectif. Et quoi qu'il en soit, j'aime bien croire que dans les manières d'être un peu vieillottes des p'tites madames réside une force sous-estimée, quelque chose comme l'avenir du lien social. Ⓛ

ILLUSTRATION : JULIE DELPORTE